

Janine Altounian (juin 2008)

Répercussions des événements de 1988 en Arménie sur le travail de transmission chez une Arménienne de France

Le livre dont le tremblement de terre de 1988 en Arménie a déterminé en moi le désir impérieux de publication s'intitule : « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* »ⁱ. Avant de montrer en quoi ce fut effectivement cet événement qui m'accula à publier, dans le regroupement d'un seul ouvrageⁱⁱ, différents articles écrits à partir de 1975 en tant que « Française d'origine arménienne » - articles initialement parus dans la revue de Jean Paul Sartre, *Les Temps Modernes* -, j'aimerais faire quelques remarques. Elles donneront sans doute lieu à des discussions animées puisque le chapitre premier du livre posait déjà la question "Comment peut-on être Arménien ?"ⁱⁱⁱ (**f 15/a27**) et que les conditions culturelles rencontrées dans la diaspora en France par une Arménienne de ma génération sont certainement fort différentes des vôtres en Arménie :

J'avais, à l'époque, emprunté ce titre à une tragédie du grand classique français, Corneille, parce que je souhaitais évoquer l'Arménie à partir du texte d'un maître de mon « pays d'adoption » et avec le regard poétique qu'il portait sur elle. Toute ma théorisation sur la transmission traumatique^{iv} soutient en effet l'hypothèse qu'un héritier de la diaspora doit passer par la culture de son pays d'accueil pour faire parler sa propre histoire et la faire connaître aux autres. Je ne me doutais évidemment pas que les signifiants de ce titre *m'ouvriraient* réellement, comme le souhaite la princesse Laodice, *les chemins d'Arménie* où je me trouve aujourd'hui pour la première fois avec vous. En effet je ne tenais pas à y venir à titre privé, mais seulement à l'occasion d'une invitation dans le cadre de mon travail sur la transmission psychique du génocide de 1915. Cette invitation me parvint, pour la première fois, de Diran Donabédian à qui je suis, pour cette raison, d'autant plus reconnaissante que, par un second effet de répétition, ce colloque commémore justement l'anniversaire de l'événement qui me poussa à cette publication au titre en quelque sorte prémonitoire. Il me faut donc reconnaître, avec un certain optimisme propre aux conceptions de la psychanalyse, que mon désir inconscient était bien celui de l'héroïne cornélienne, de

M'ouvrir seulement les Chemins d'Arménie, alors que mon projet conscient était avant tout de témoigner, à l'intention des lecteurs de France, psychanalystes ou héritiers de la Catastrophe arménienne, des effets d'une transmission traumatique et d'une transplantation violente chez les survivants exilés.

Si l'on en croit alors le psychanalyste René Kaës qui décrit en ces termes les processus de transmission :

« Rien ne peut être aboli qui n'apparaisse, quelques générations après [...] comme signe même de ce qui n'a pu être transmis dans l'ordre symbolique [...] La lettre parvient toujours à son destinataire même s'il n'a pas été constitué comme tel par le destinataire: la trace suit son chemin à travers les autres jusqu'à ce qu'un destinataire se reconnaisse comme tel »^v,

c'est bien mon livre dont le noyau se constitue du *Journal de déportation*^{vi} de mon père qui m'a conduit jusqu'à vous. Le titre que je lui avais attribué à des fins poétiques s'est révélé être une voie de passage, en quelque sorte un « pont verbal »^{vii}, entre les chemins meurtriers déportant ce père de Bursa à Deir Zor et *Les Chemins d'Arménie* qui s'ouvrent, malgré tout, ici sur de nouveaux horizons.

Mon exposé va restituer ce trajet d'un après-coup^{viii} pour ainsi dire en trois temps qui, à l'occasion d'un tremblement de terre en Arménie, mais auparavant à la faveur d'un événement politique en diaspora, inscrivent le cheminement d'un père d'abord dans un espace culturel « étranger », pour ensuite lui *Ouvrir les Chemins d'Arménie* et l'inscrire dans sa langue originelle. J'entends par « langue originelle » l'arménien sous-jacent à la langue effective du récit « transcrit en caractères de l'alphabet arménien » mais, comme nous l'apprend son traducteur Beledian, « fait en langue turque, dans cette espèce de dialecte parlé par un certain nombre d'Arméniens ayant vécu en Anatolie Occidentale et Méridionale comme Bursa ». ^{ix} (f116/a134)

*

Je commencerai donc par reprendre à peu près ce que j'écrivais au moment du tremblement de terre pour introduire mon ouvrage qui s'ouvre, comme il se doit, par l'évocation d'une grand mère. Je souhaite par là esquisser la disposition psychique d'une Arménienne de France au moment où elle reçoit la nouvelle effrayante du tremblement de terre :

f1/a11 Du Divan terrifiant qui, en 1915, promulgua pour les miens les édits de la déportation vers l'épouvante et la mort jusqu'au

divan de l'analyste dont ces textes ont pour moi, de 1975 à 1988 constitué comme des « résidus » à expulser, à publier, m'ont acheminée après coup par leurs effets inéluctables, meurtriers et salvateurs, les récits, larmes et oraisons du divan merveilleux de grand-mère, les douceurs conviviales et petits cafés, les tricotages, travaux d'aiguille et raccommodages avec la vie, les accueils familiaux et nostalgiques de son « sédir »^x des mille et une œuvres de survie, là **f2/a12** où s'étaient à jamais blotties mes tristesses d'enfant, mes espoirs d'évasion, mes rêves d'un ailleurs plus léger, d'un ailleurs me souriant, me parlant, parlant à moi, et non plus en moi.

Ce berceau ancestral trône en ma mémoire, recouvert de ses coussins et kilims, emblème de toutes les chaleurs laissées au Pays, vénérable et intime, austère et rutilant, protecteur et secret. Son souvenir se condense en moi avec le divan étrangement familial et tout aussi peu occidental de la *Berggasse* qu'il a, en fait, appelé en contrepoint sur ma route et dont la reproduction, dans la salle d'attente des séances freudiennes, m'invita tant de fois aux lointains de l'inconscient, au loin chez grand-mère, à l'orée de sa maison de Boursa^{xi} aux dalles fraîches, au delà... Là où j'entendais ce qu'elle m'avait transmis, ces paroles d'une autre reine:

*« Pour garder votre cœur, je n'ai pas où le mettre...
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien »^{xii}*

ces avertissements pour m'accompagner dans la cure:

*« Préparez-vous à voir vos pays désolés,
Préparez-vous à voir par toute votre terre
f3/a13 Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivières de sang! »^{xiii}*

cette quête d'un divan à l'autre:

*« Je ne veux point régner sur votre Bithynie:
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie »^{xiv}*

Les chemins d'Arménie s'ouvraient enfin dans mon imaginaire réconcilié, ils croisaient même ceux qui menaient à Erevan, au Karabagh^{xv}, à la place de l'Opéra des manifestants nationalistes mais aussi aux églises millénaires de « nos montagnes ». Le deuil de l'origine persécutrice, l'intégration des racines quelque peu symbolisées allaient me permettre l'exécution de mon projet : réunir en un recueil ces articles des *Temps Modernes*, où, pour sertir le Texte paternel, j'avais, par le truchement d'autres textes^{xvi} analysés,

essayé de traduire cette dérélliction parentale que l'enfant esseulée sur le mirador d'un divan avait jadis ressentie, hors langage.

Mais il y eut Sumgaït.

Alors le spectre ressuscita, m'enserra à nouveau de ses récits indécents, inassimilables à mon quotidien, vrais. Des Arméniennes mutilées (? trad) après le viol, des pères abattus, des nourrissons fracassés, j'avais appris à les abriter dans les silences de mon enfance. Mais qu'en faire ici et maintenant ? Traduire Freud^{xvii} en pensant à ses deux sœurs gazées à l'âge de nos **f4/a14** grands-mères ? Dissimuler, taire dans les séances de travail les véritables « objets » qui, moi, m'habitaient ?

À chacun son patrimoine ?

Lorsque le 7 décembre le sédir de grand-mère, quittant les tréfonds pudiques du souvenir, fit irruption à l'air libre de l'horreur au présent, lorsque tout Parisien de mes amis put le voir exhibé à la première de *Libération*^{xviii} parmi les décombres cauchemardesques de ce qui, publiquement, s'intitulait « Arménie : la malédiction », lorsque, faisant diversion au « bonheur parfait de Caroline de Monaco », sa photo-reportage était commentée dans *Paris Match*^{xix} : (« Cette poupée gisant sur un lit appartenait à une petite fille qui est morte [...] avec ses parents et ses trois frères et sœurs [...] la seule survivante [...] est sa grand-mère que l'on voit assise ici [...] Ces femmes qui ont tout perdu [...] dorment sur cette couche précaire dans les vents glacés de l'hiver arménien »), alors le projet, peut-être de la petite fille en moi, perdit tout sens.

J'avais, après trois générations d'efforts, acquis quelques plaisirs, notamment ce plaisir inconvenant pour ceux qui survivent au génocide de leurs aïeux et de leur culture, ce luxe si incongru en temps de cataclysme : le plaisir à penser. Mais Le séisme, ses bénéfiques opportuns à un État attentiste devant l'écrasement du froid et du béton mais allègrement actif pour la répression politique, c'était, de nouveau installés en moi, l'envahissement d'un empêchement à penser, empêchement à aimer, la dérision dans laquelle semblaient le sédir de grand-mère, son antécédent, son rejeton.

f5/a15 L'être au monde que j'avais reçu du sein maternel : « des milliers d'Arméniens morts d'abandon »^{xx} était objectivement verbalisé, vainement reconnu des journalistes, dévoilé au *Monde* : « Il est des

"histoires vraies" qui bloquent la voix, embuent les regards et plongent toute une population dans la torpeur [...] Pour permettre aux vivants de reconnaître leurs morts [...] des photos d'enfants et d'adultes sont affichées. Les premiers sont vivants mais trop petits pour connaître leur nom de famille [...] les seconds sont morts et le cliché [...] a été fait avant leur inhumation. »^{xxi}

C'est de nouveau la collusion délirante des trois divans, des vivants et des morts, des enfants sans identité et des cadavres sans nom.

Me reviennent alors, puisqu'ils m'ont façonnée, « les travaux et les jours »^{xxii} de ma famille pour offrir quelque sens, malgré tout, à ces pages et à leur regroupement. J'ai écrit par nécessité, sous la même contrainte qu'eux, celle de survivre: il me fallait inscrire quelque part, pour m'en déposséder, mon rapport rejetant, religieux, passionnel, à ce qui chez mon père, chez ma mère les avait, m'avait empêchés de vivre comme ceux, certes moins nombreux aujourd'hui, qui sont pacifiquement enterrés au pays où ils **f6/a16** naquirent. Ce n'est pas par la menace, l'angoisse de leur récits de misère, par leurs récriminations oppressantes, leurs évocations des lieux exterminés où s'enracinait leur existence, que leur souffrance irrémédiable est venue à moi. Elle s'empare paradoxalement de toute ma personne en présence de « leurs travaux », voués à combler l'insécurité première, au souvenir de leur peine opiniâtre, de la pauvreté ingénieuse, la ténacité créatrice, l'inébranlable affirmation avec laquelle ils aménagèrent leur vie d'exilés, les bases de la mienne.

C'est la butée d'une violence toujours vigile en moi que j'ai voulu résorber par cette mise en forme écrite de mon Arménie intérieure, une Arménie sans voix, aux silences d'or. Je n'accepte pas - c'est une banalité, qui ne se sent pas crucialement impliqué par le dénuement parental? - les déchirements désorientant toute temporalité auxquels ont survécu les Arméniens. Mais l'émotion la moins soutenable qui m'a acculée à l'écrire, c'est celle qui m'étreint devant les traces laissées par leur mains et leur foi artisanne, les dentelles aristocratiques crochetées par grand-mère, les broderies d'espérance en bouquets de ma mère, l'attention industrielle que mon père apportait aux étoffes de l'atelier, aux matériaux protecteurs du logis, à l'apprentissage de son violon. Dans la rigueur et le respect

ils célébraient tous ces rituels qui maintiennent et sacralisent les rythmes de la vie. Je ne retrouve pas dans leurs gestes au travail l'immaturité des orphelins mais leur discernement majeur.

Voici enfin l'ultime mystère du sofa de grand-mère, où cessant d'être arménienne, je rejoins tous ceux qui, comme le chante le harpiste du *Wilhelm Meister*, se nourrissent sur leur couche, de nuit et d'amertume :

f7/a17 « Qui ne mangea son pain avec des larmes,
Qui ne resta jamais les nuits pleines d'inquiétudes,
Assis sur son lit en pleurant,
Ne vous connaît pas, ô puissances célestes » ^{xxiii}

(**intersion avec la note**)

En quoi donc cette vieille femme transplantée espérait-elle quand, assise près de moi, au bord de l'auguste divan devenu mon lit pour la nuit, elle m'apprenait le signe de croix et le Notre Père en arménien? Évidemment en rien pour elle-même. J'entendais dans sa litanie ce double message:

« Nous n'avons plus rien, rien qui nous contienne./ Nous sommes notre dignité, notre mémoire »,

ou encore:

«Je n'ai plus la joie de vivre en cet exil, pas de joie à te transmettre./ Je me réjouis de toi, tu es toute la joie de ce qui me fut cher ».

En hommage à cette transcendance que je ne comprends pas, sorte d'amour de l'existence par expérience de son envers, qui contraint à espérer puisque toute espérance est perdue, qui m'enjoint d'interroger la vie puisqu'elle leur est restée, je demeure fidèle à leur interrogation en attente d'espoir.

Pères morts nulle part, que nul linceul n'ensevelit, déploration des grands-mères en exil, tapis de lumière, dentelles et bijoux en souvenir, broderies de la nostalgie,

f8/a18 « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie »,

ceux de l'enfance qu'ils n'ont pas eue, des gratuités printanières que leur corps n'a guère connues, pour que s'écrivent leur histoire et la mienne, pour que ce nulle part de l'épouvante au désert engendre le quelque part de notre mémoire, le tain de nos sourires!

Voici donc quelle était ma disposition d'esprit lorsque je décidai de publier une telle écriture « à l'unisson ». J'entendais « unisson » au sens où la psychanalyse parle de la nécessité à

« lier » les pulsions de mort et celles de vie pour que puisse s'investir le présent vivant et non plus les défunts, pour que puisse advenir le deuil de ce qu'ils ne purent être pour nous. Poursuivant donc la métaphore, je dirais que le divan de l'analyste me rendait possible de dégager les trésors que contenait le divan de grand-mère, plus tard celui du père, de l'hypothèque omnipotente, l'ombre terrorisante du Divan initial.

La tradition artisanale, qui m'était familière et dont la sagacité recommandait toujours de faire avec le peu qu'on a, m'invitait à tresser, *lier* les discours de *mes trois divans*^{xxiv}, afin que de ce nouage serré rien ne tombe dans les mailles du désaveu: le discours du *Divan* terrifiant, celui du *divan* merveilleux de grand-mère ou du père qui me contaient leur Pays disparu, enfin celui du *divan* de l'analyste - artisan s'il en est! - qui en avait été pour moi l'aboutissement salvateur. Écrire, c'était en somme rendre hommage à cet artisanat fécond des assemblages périlleux, c'était souscrire aux ruses de la pénurie qui dictèrent au Petit Poucet, illettré mais familier des expédients de la survivance, de semer ses cailloux là où lui avaient manqué des paroles, c'était tenter de recomposer en polyphonie les discours clivés de trois divans étrangers, voire hostiles l'un à l'autre. Il s'agissait sans doute pour moi de traduire de la sorte les signifiants d'un contenu écrasant en leur apportant l'écho d'un contenant, même et autre à la fois, la cohésion d'une matrice réparatrice, c'est à dire, de traduire en termes publiables le non-dit parental. L'impossible à dire du texte d'origine n'a pu, pour moi, se faire entendre qu'après s'être assuré une place dans l'écoute d'un autre, s'être octroyé un refoulement de plusieurs couches distanciatrices: une autre langue, une autre culture, un autre texte...

*

Puisque la temporalité du trauma se manifeste dans l'après-coup, nous allons encore remonter dans le temps: Ce fut certes le traumatisme « naturel » du tremblement de terre de 1988 en Arménie, qui me décida à donner, dans un livre au titre performatif, sa véritable portée à la première publication de 1982 du manuscrit paternel. Or cette publication initiale qui, pour la première fois, inscrivait le témoignage d'un père dans l'espace culturel du pays de

son exil ne m'avait été rendue possible qu'à la faveur déjà d'une violence, cette fois « politique », cette fois en diaspora. L'exemple de ce trajet difficile qu'une vérité historique violemment occultée doit nécessairement accomplir pour parvenir à sa pleine énonciation montre combien celle-ci est tributaire des événements du monde

f81/a101 Je n'ai pu en effet affronter la honte de devoir assumer cette première publication de février 1982 dans *Les temps Modernes*^{xxv} qu'après l'effraction violente, par le premier acte "terroriste" arménien spectaculaire, du silence de l'opinion publique sur le génocide des Arméniens : la prise d'otages au consulat général de Turquie en septembre 1981. Sans la détermination désespérée que des Arméniens vivants osaient scandaleusement proclamer, j'aurais ressenti ma démarche comme une profanation des morts. Qu'en est-il d'une parole qui ne peut s'inaugurer que d'une violence? Si un champ symbolique ne s'ouvre que par un "terrorisme" qui n'est en fait qu'un acte de résistance, c'est donc que les "terroristes" qui se sacrifient afin que les autres pensent, ressentent dans leur propre corps la terreur qui a précisément attenté à la dignité de leurs pères.

Je vous livre ici ce que j'écrivais alors :

« Le Journal que mon père rédigea probablement peu après son arrivée en France en 1919, relate des événements qu'il a vécus de sa quatorzième à sa dix-neuvième année. De son vivant je connaissais l'existence de ce document sans avoir jamais voulu le voir. Il était irrecevable, je n'osais l'approcher, comme si cette bombe avait pu exploser entre mes mains. C'est seulement huit ans après sa mort, en 1978, que je me sentis en mesure de l'affronter et le fis traduire. Ce travail de traduction représente à mes yeux un « travail » de mise au monde, une translation et un cadrage à bonne distance de lisibilité. Par sa transposition linguistique, mais aussi par ses « notes de lecture » qui insèrent le témoignage dans son **f82/a101** contexte géographique et historique, le traducteur, **Krikor Beledian**^{xxvi} transfère dans une réalité de langage un récit qui, s'il n'était pas « contenu » par ces repérages spatio-temporels, échapperait au champ symbolique de la communication. En effet, ce « secret de famille » des Arméniens d'aujourd'hui peut sembler un délire à tout étranger, qui, si la violence est folie, trouve souvent moins compromettant de tenir pour

fou celui par qui le scandale arrive ! Aussi bien, survivre à un anéantissement, c'est bien sûr sauver sa peau, mais c'est aussi pouvoir s'en remettre - et soixante ans suffisent à peine - car il faut encore « travailler » à s'en dissocier, travailler à sa traduction dans le monde des vivants. Il faut avoir gardé ses forces vives pour l'expulser hors de soi.

Sur la scène de l'actualité politique, l'explosion des récents événements ayant alerté l'opinion publique sur le problème que pose la non-reconnaissance, par la Turquie, du génocide des Arméniens de 1915, a de ce fait même « fait parler » du premier génocide de notre siècle, jusqu'à présent violemment censuré. Dans le champ de l'information, il s'est libéré, au lieu du silence concerté, une parole et une écoute désormais possibles pour rappeler la légitimité de ce dossier gênant, **f83/a102** auquel on peut verser, entre d'autres innombrables, le présent rapport d'un jeune témoin oculaire.

Je retrouve dans ces pages une partie des récits qui ont peuplé mon enfance et celle de tous les Arméniens de mon âge. J'aimais passionnément écouter mon père, ses évocations brusquement évasives jetaient un voile sur les images insoutenables, mais la fermeture de son regard, la rétention de ces gestes, l'émotion secrète et la détermination de sa voix me parlaient d'un ailleurs qu'il avait avant d'y être terrorisé, innocemment aimé. J'y entendais la nostalgie d'un pays dont il avait été, à jamais, arraché, abandonnant là, avec « nos maisons » et le corps du « père » enterré de justesse, les rêves de sa jeunesse, les racines de sa vie.

Lorsque la distance entre la reconquête de chaque lecture refoule suffisamment l'afflux de l'émotion, pour donner place en moi à la lectrice profane et curieuse, je comprends le vif plaisir que je prenais enfant, à écouter l'auteur de ce journal, revivre étape après étape cette épopée d'où je suis, malgré tout, née. Il y avait quelque chose d'exaltant à ce que la vie - épouvante, humble nourriture encore une fois partagée ou marché aux couleurs d'espoir - soit une implacable aventure à déchiffrer et que survivre à l'oppression fut pour nous tous, Arméniens, un impératif incontournable.

Pour la mémoire de ce grand-père enseveli je ne sais où, celle de tous les Arméniens dont ce compte rendu suggère, avec une sobriété troublante, le calvaire et la fin, pour honorer l'esprit de lutte et

de résistance que l'adolescent de Bursa a dû puiser en lui, afin de maintenir, dans les pires moments, la vie et son sens, j'ai cru être de mon devoir de rendre public son journal « intime ». Mon père, qui par ailleurs ne témoigna jamais de sympathie particulière pour la littérature, lui reprochant son impuissance, voire son ambiguïté devant les impostures des puissants, a sans doute voulu, ici, par l'acte d'écrire, juguler, tenir à distance, exorciser la terreur « endurée ». En fixant sur le papier l'incandescence de la mémoire, il essaya de temporiser le temps d'une génération.

f84/a103 La menace de mort imminente qui s'exerce lors d'un génocide sur un « soi » avili, exténué, déporté, affamé, avec en spectacle le meurtre répétitif de ceux sans qui la vie s'effondre, cette menace permanente constitue un terrorisme de longue durée et demeure, pour qui y survit, un dommage irréparable. Ce traumatisme ne peut être intégré à aucune élaboration ultérieure de la vie, qui se réduit alors à un « temps mort », discontinu, hors la loi, exclu de l'identité historique du sujet. Mais pour les enfants de celui-ci, s'il n'est pas reconnu par les auteurs du crime, il devient un patrimoine délirant, une violence égarée, sans amarres dans la réalité, un cauchemar étouffant, obscène ou explosif.

C'est bien ce terrorisme initial que Talaat, le 12 décembre 1915 pose comme critère de sélection des 1.500.000 Arméniens à liquider : « Recueillez et entretenez seuls les orphelins qui ne pourraient se rappeler les terreurs auxquelles furent soumis leurs parents. Renvoyez les autres avec les caravanes... »^{xxvii} Terrorisme qu'Hitler, le 22 août 1933, prendra pour modèle : « Notre force doit résider dans notre rapidité et notre brutalité... Qui parle encore aujourd'hui de l'extermination des Arméniens ? »

*

Je terminerai en citant quelques lignes de ce *Journal* **f85/a104** « 10 août 1915, mercredi, tout ce que j'ai enduré des années 1915 à 1919 », comme je ne manque jamais de le faire lors de mes interventions en France chez les psychanalystes qui travaillent les effets traumatiques des violences de L'Histoire :

« Nous sommes partis de Bursa sur un chariot tiré par un boeuf et nous sommes arrivés à Alayout, [...] Nous avons mis dix jours. Là nous avons monté notre tente [...] Mon père a dit: « Il n'est pas bien de

rester inactif, il faut faire un travail » [...] **f87/a105** Nous sommes restés trois mois dans cette ville. Alors ils ont voulu nous déporter [...] **f93/a113** Quand nous sommes arrivés à Antarin, nous étions harcelés d'un coté par la faim, de l'autre par les saletés. Les chiens déchiquetaient les morts, personne ne les enterrait. Tout alentour sentait mauvais [...] **f96/a115** À Haman [...] nous avons constaté que les gens mangeaient des sauterelles. Des mourants, des morts partout [...] Mon père était très malade [...] bientôt il n'y a plus eu de sauterelles, car tout le monde en avait mangé. Et la déportation n'en finissait pas [...] Ma mère a dit: " Notre malade est très gravement atteint et partira la prochaine fois "[...] " Vous osez parler? " a dit un gendarme et il a frappé à la tête de mon père. Ma mère suppliait [...] qu'on la batte, elle, et qu'on laisse mon père. Sur ce, le gendarme a frappé ma mère [...] Six jours plus tard, le jour de la mort de mon père, ils ont de nouveau déporté. **f97/a116** Ils battaient notre mère. Nous deux frères, nous pleurions. Nous ne pouvions rien faire, car ils étaient comme une meute de chiens. Ils disaient à ma mère : « Ton malade est mort » Et ma mère: "Nous partirons quand nous aurons enterré le mort ". Ils répliquaient: " Non vous ferez comme les autres". Les autres [...] abandonnaient les morts et la nuit les chacals les dévoraient. J'ai vu que ça n'allait pas et qu'il fallait faire quelque chose. J'ai pris un flacon de 75 dirhem [1 dirhem= 3 gr.], je l'ai rempli d'huile de rose et je suis allé voir le chef des gendarmes de la déportation [...] Nous sommes restés encore un jour. Nous avons creusé une fosse et nous avons payé cinq piastres au curé. Ainsi nous avons enterré mon père [...] Quinze jours après la déportation a recommencé [...] Ils brûlaient tout [...] Je me suis caché là, car j'ai su que plus loin ils assassinaient les gens [...], on avait très faim et soif. J'ai vu que nous allions mourir de faim. [...] **f99/a118** À Racca, on nous a montré une auberge. [...] Qu'avons nous vu ? Les gens mouraient partout de faim. On ne pouvait pas rester à l'intérieur [...], tout sentait la pourriture [...] On n'avait pas d'argent, c'est pourquoi on a commencé à manger des herbes. [...] On a vu qu'on allait mourir. On faisait à peine deux pas et on tombait par terre. Ma mère a réfléchi: " Moi pour mourir, je mourrai, vous, il ne **f100/a119** le faut pas! " C'est ainsi qu'elle nous a donnés, nous deux, aux Arabes. »^{xxviii}

ⁱ Corneille, *Nicomède* (1651), vers 1713.

ⁱⁱ J. Altounian, « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie », *Un génocide aux déserts de l'inconscient* (préface: R. Kaës), Les Belles Lettres/ Confluents psychanalytiques, 1990, 2003. Traduction en arménien de Krikor Chahinian et Garine Zohrabian, Antélias 2001. Pour s'informer sur la diffusion de l'ouvrage s'adresser à Krikor Chahinian, Catholicossat arménien Antélias Liban 009614711618 (cha6618@inco.com.lb) (cf mail 4 juin 2008 :Elle m'a dit qu'il y avait encore quelque 160 exemplaires de ton livre. Ohannessian Suzy, bookstore@armenienorthodoxchurch.org, tel. 00961 - 4- 41 00 0100961 -3 - 87 87 46 (mobile).

ⁱⁱⁱ Paru dans *Les Temps Modernes*, N° 353, décembre 1975.

^{iv} Cf. outre « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie », *op. cit.*, *La Survivance / Traduire le trauma collectif* (pré- et postfaces: P. Fédida, R. Kaës), Paris, Dunod/ Inconscient et culture, 2000; *L'intraduisible / Deuil, mémoire, transmission*, Dunod/ Psychismes, 2005.

^v René Kaës, « Le sujet de l'héritage », in *Transmission de la vie psychique entre générations*, Dunod/ Inconscient et culture. 1993, p. 45. Cité dans Janine Altounian, *L'Intraduisible, Deuil, mémoire, transmission*, Dunod/ Psychismes, 2005, p. 147.

^{vi} Ce manuscrit : « Tout ce que j'ai enduré des années 1915 à 1919 » de Vahram Altounian (1901-1970), intitulé par moi « Terrorisme d'un génocide », a été publié dans son intégralité, en février 1982, dans le n° 427 des *Temps Modernes* et repris dans Altounian, « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie », *op. cit.*, p. 85 à 115. Il a été traduit, annoté et postfacé par Krikor Beledian, écrivain de langue arménienne et maître de Conférences à l'INALCO, dont il faut lire les notes et la postface éclairantes (p. 116-118) pour situer ce *Journal* parmi d'autres témoignages « sauvages » écrits à la même époque et dans son contexte tant historique, géographique, que linguistique.

^{vii} « Pont verbal » : Traduction française du terme employé par Freud dans sa théorisation de *L'interprétation du rêve*.

^{viii} Terme employé par Freud en relation avec sa conception de la temporalité : des expériences sont remaniées ultérieurement en fonction d'expériences nouvelles : ce qui peut alors leur conférer une efficacité psychique nouvelle.

^{ix} « Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie », *op. cit.*, p. 116.

^x Le « sédir » (terme arabo-turc) est constitué d'un bâti en bois étroit, sans dossier, recouvert d'un rembourrage qui sert de matelas et de siège à plusieurs personnes. Il renvoie la plupart du temps à un cadre de vie austère et pauvre.

Le « divan » (terme persan). Il faut remarquer que dans sa langue d'origine ce terme désigne également un recueil de textes fondamentaux, une collection de poésies (cf. « le Divan » de Goethe); figure métonymique pour désigner en somme des paroles essentielles et leur lieu d'émergence qui rappelle, là où on s'y attend le moins, le cadre de la cure tel qu'il a été institutionnalisé par Freud.

Le « sofa » (terme arabe) meuble un cadre beaucoup plus riche, il est garni de nombreux coussins et tapis et évoque un environnement à caractère plutôt féminin. Ma grand-mère employait indifféremment l'un ou l'autre de ces trois termes dans son « arménien » précaire parsemé de turc, alors qu'en réalité, le « sofa » aurait correspondu plus exactement au souvenir que j'en ai gardé.

^{xi} Ma grand-mère maternelle dont il est question ici était, comme la famille de mon père originaire de cette ville. Ceci dut certainement compter, lorsqu'en 1928, elle reçut l'autre grand-mère (que je n'ai pas connue) qui venait lui demander, pour son fils, la main de sa fille. Les pères abandonnés au désert n'étaient plus là pour cet office, mais les veuves maintenaient leur présence en perpétuant les traditions.

^{xii} Corneille, *Nicomède*, vers 132 et 771.

^{xiii} *Ibid.*, 782-786

^{xiv} *Ibid.*, 1712-1713. Ces deux vers avaient déjà été cités par A.T. Minassian dans une note de « La question arménienne », *Esprit*, avril 1967.

^{xv} Pour les pogroms de Sumgaït (28-29 février 1988) voir les articles de Claire Mouradian dans le numéro spécial des *Temps Modernes / Arménie-Diaspora, mémoire et modernité*, (septembre 1988).

^{xvi} notamment : Andromaque évoquant son destin de veuve exilée chez Racine, *Embarquement pour l'Ararat* de Michael Arlen, *Le Miniaturiste* de Martin Melkonian, *La Place, Une femme* d'Annie Ernaux, *Le Viol du silence* d'Eva Thomas,.

^{xvii} L'auteur est cotraductrice de Freud depuis 1970 et responsable de l'harmonisation France.

^{xviii} Voir la photo de première page de *Libération* titrant « SOS, Arménie » (12 décembre 1988), qui avait porté à la une du 9 décembre : « Arménie: la malédiction ».

^{xix} Voir la photo recouvrant les pages 70/71 de *Paris Match* du 15 décembre 1988, photo intitulée : « Un lit, une poupée, c'est tout ce qui reste de leur univers . »

^{xx} *Le Monde* du 19 décembre 1988, Laurent Greilsamer, « des milliers d'Arméniens morts d'abandon... »

^{xxi} *Ibid.*

^{xxii} Cet aspect du travail comme « vecteur de sens » dans la culture arménienne, Roger bastide fut le premier à l'avoir introduit dans les sciences humaines en 1931 « les Arméniens de Valence », *Revue de sociologie*, n° 1-2. C'est aussi, à mon sens, le thème central de *Mayrig* d'Henri Verneuil, R. Laffont, 1995.

^{xxiii} Chant III du harpiste dans le *Wilhelm Meister* de Gøthe. J'en donne ici une traduction littérale. On peut en trouver une traduction plus élégante dans la collection bilingue Aubier, 1951, Gøthe Poésies II, p. 163 Je n'ai pas pu renoncer au plaisir de le donner dans sa version originale qui, seule, traduit pour moi « en allemand » ce que j'avais ressenti « en arménien » :

« Wer nie sein Brot mit Tränen aß,

Wer nie die kummervollen Nächte

Auf seinem Bette weinend saß,

Der kennt euch nicht, ihr himmlischen Mächte »

^{xxiv} Titre de l'avant-propos de « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op. cit.*, p. 1.

^{xxv} voir note V

^{xxvi} voir note v

^{xxvii} Cité dans Ternon, *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Seuil, 1977, p. 268, Document n° 13 du procès de Teilirian, in Aram Andonian, *Documents officiels concernant les massacres d'Arménie*, Paris, Imprimerie Tourabian, 1920, p. 132-133 (reproduction de l'original p. 8).

^{xxviii} Extrait du *Journal* de Vahram Altounian in J. Altounian, « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* », *op. cit.*, p. 96-100.